BnF Gallica

Le Cantique des cantiques de Salomon, traduit littéralement de l'hébreu et précédé de considérations sur la poésie [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Le Cantique des cantiques de Salomon, traduit littéralement de l'hébreu et précédé de considérations sur la poésie biblique... par Alphonse Darnault,.... 1849.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

DE SALOMON,

Traduit littéralement de l'hébreu, et précédé de Considérations sur la Poésie biblique;

—

LA LÉNORE, LE FÉROCE CHASSEUR

DE BÜRGER,

Traduction littérale;

—

POÉSIES,

PAR ALPHONSE DARNAULT,

Membre correspondant de la Société académique de Nantes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

NANTES,

Imprimerie-Librairie L. GUÉRAUD, passage Bouchaud.

—

1849.

91

LÉNORE.

LE FÉROCE CHASSEUR.

1843-1844.

PRÉFACE.

BÜRGER (Godefroy-Auguste), fils d'un pasteur luthérien, naquit en 1748, dans la principauté d'Halberstadt, qui faisait anciennement partie du petit royaume de Saxe, mais qui se trouve aujourd'hui comprise dans la Prusse. Ne se reconnaissant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, auquel on le destinait, il abandonna la théologie, et vint faire son droit à la célèbre université de Gottingue. Là son talent commença de se révéler par l'apparition de quelques poésies légères, qui furent remarquées. Ce succès lui attira des protecteurs puissants, au nombre desquels figurent surtout M. Boje et M. le baron d'Usslar dont le crédit lui fit obtenir, en 1772, la charge de bailli à Alvengleichen, dans le Hanovre. L'année suivante parut la *Lénore,* qui eut une vogue immense et méritée. Dans le courant de 1775 il épousa Mlle Léonhart, fille d'un bailli hanovrien. Ce mariage s'accomplit sous

de funestes auspices. Mlle Léonhart avait une sœur plus jeune qu'elle, nommée Molly; Bürger, la veille de ses noces, la vit pour la première fois, et sentit s'allumer dans son cœur une passion subite, dont il crut pouvoir, dans la suite, se rendre maître, mais que celle qui en était l'objet, ainsi que les circonstances ultérieures, accrurent au contraire d'une façon terrible : car Molly aimait Bürger, et vivait sous le même toit que les nouveaux époux. Après quatre années de cruelles luttes morales, qui forcèrent le poète à résigner sa charge de bailli, les relations des deux amants prirent tout à coup les caractères de l'intimité. Mme Bürger, dont l'âme était aussi noble que généreuse, conduisant par la main sa sœur Molly, entra un soir dans la chambre de son mari : « Bürger, dit-elle d'une voix assurée, voici votre femme... Pour Molly et pour vous, je ne suis plus dès cet instant qu'une sœur dévouée... Ma résolution est inébranlable... Soyez heureux tous les deux! » D'abondantes larmes suivirent ces touchantes paroles, et elle se retira navrée. C'était là, en effet, accomplir le plus douloureux des sacrifices. Elle mourut de chagrin en 1784. Un an après, Bürger épousait solennellement la belle Molly, qu'il a tant célébrée dans ses vers, et se rendait à Gottingue, où il venait d'être nommé professeur extraordinaire de philosophie et d'esthétique. A peine y était-il installé, que la mort frappa Molly, l'unique cause de dix années de souffrances et de tortures; Molly, l'unique objet de ses constantes amours! En 1790 il épousa, en troisièmes noces, Mlle Elise Hahn de Stuttgard, qui, séduite par le talent du poète, avait elle-même recherché sa main.

Cette union ne fut pas heureuse : après un mois de cohabitation, le divorce était prononcé... Tant de secousses violentes, tant de tribulations, avaient miné la santé du poète, l'avaient fait vieux avant l'âge : ses facultés s'étaient affaiblies; le malheur, selon la belle expression de Gray :

..... repress'd their noble rage,
And froze the genial current of the soul!

Le malheur refoula la noble ardeur de l'inspiration, et glaça le courant créateur de l'âme! Il mourut en 1794, à l'âge de quarante-six ans. Le gouvernement de Hanovre s'honora en versant ses bienfaits sur le poète; en rendant moins pénibles ses dernières années, que laissait sans ressources la dissipation de son médiocre patrimoine; en prenant enfin sous sa protection ses trois enfants, issus des deux sœurs Léonhart.

Il fut l'éditeur de l'*Almanach des Muses* depuis 1779 jusqu'à 1794. La dernière édition de ses œuvres, publiée à Gottingue, forme quatre volumes contenant des chansons, des romances, des ballades et des sonnets.

Ses poèmes les plus admirés sont : la Lénore et le Féroce Chasseur. Le premier a été traduit dans toutes les langues, et notamment en français; mais jusqu'ici notre prose et nos vers ont essayé vainement de lutter contre l'original. Venu le dernier, avons-nous été plus heureux que les traducteurs nos devanciers? Nous osons l'espérer. Ce n'est point une traduction, dans le sens vulgaire du mot, mais bien le calque exact de l'original que nous offrons au public.

La Lénore est un poème épico-lyrique, riche surtout

d'harmonie imitative : « Les syllabes, les rimes, tout l'art » des paroles et de leurs sons est employé pour exciter » la terreur. De tous les Allemands celui qui a mieux » saisi cette veine de superstition qui conduit si loin » dans le fond du cœur, c'est sans contredit l'auteur de » Lénore.[1] » Il y a dans la répétition, ménagée avec art, de certaines formules de phrases, quelque chose de monotone comme la fatalité ; cette chute des mêmes rimes rappelle la chute uniforme des grains de sable qui tombent un à un, à intervalles égaux, de l'urne de verre du sablier !

Voici l'analyse de ce poème. Rappelons d'abord succinctement quelques faits historiques :

En 1757, époque où la fameuse guerre de sept ans remuait toute l'Europe, le grand Frédéric gagna, sur les Autrichiens, dans le royaume de Bohême, la bataille de Prague. Cependant les chances d'une lutte inégale contre trois grandes puissances menaçaient de devenir fatales au héros prussien, lorsque, en 1762, l'avénement successif de Pierre III et de sa femme Catherine au trône des Czars changea la politique de la Russie : son alliance imprévue avec la Prusse eut pour résultat de donner aux affaires une face toute nouvelle, et, le 10 février 1763, les puissances maritimes concluaient la paix à Versailles ; le 15 du même mois, le grand Frédéric signait la sienne avec l'Autriche et la Saxe, à Hubertsbourg : ainsi fut terminée la guerre de sept ans.

Le petit drame de Bürger s'ouvre en 1763, un mois

1 Mme de Staël, *de l'Allemagne*.

environ après la conclusion du traité d'Hubertsbourg. Une jeune fille de la campagne, nommée Lénore, se lève plus attristée que de coutume; elle est fiancée à Wilhelm, jeune hussard prussien qui est parti en 1757, il y a six ans, pour la bataille de Prague; depuis lors, l'amant n'a pas donné de ses nouvelles : serait-il mort? hélas! les songes qui viennent de troubler le sommeil de la pauvre fille, présagent un grand malheur! Tout à coup la musique militaire retentit dans le hameau qu'elle habite, au centre de la Prusse : ce sont divers corps de troupes licenciées, les landwehrs, qui regagnent leurs foyers. Lénore se précipite hors de sa maison, se mêle à la foule des spectateurs, aborde et interroge les soldats; mais nul ne peut lui donner des nouvelles de son cher Wilhelm. Alors, d'une voix étouffée par les sanglots : « Il est mort! » s'écrie-t-elle, « il est mort!... Tout est fini... » Oh! malheureuse des malheureuses! infortunée des » infortunées! » Sa vieille mère s'efforce de lui porter des consolations, mais vainement : « Près de lui, » interrompt Lénore, « près de lui est le bonheur! et sans lui... ah! » c'est l'enfer! A quoi ont servi mes prières... Dieu, Dieu » n'a point de pitié! » Et la jeune fille, égarée par la violence de la douleur, se roule sur la terre en se meurtrissant le sein, en se tordant les mains. Mais le blasphème est prononcé : « Dieu n'a point de pitié! » Une âme chrétienne a osé renier la sainte Providence; un châtiment terrible va suivre ces paroles impies. En effet, à minuit, un cliquetis de sabre et d'éperons se fait entendre sur le perron, et une voix appelle Lénore. Elle accourt, elle ouvre et reconnaît, sous le blanc rayon de la lune, son

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

fiancé Wilhelm, ce jeune hussard qui est parti, il y a six ans, pour la bataille de Prague ; son cheval noir est là qui hennit et gratte la terre. La jeune fille veut faire entrer son amant, « Non ! » répond-il, « partons... il faut » qu'avant le point du jour, nous soyons en Bohême, où » nos noces s'accompliront. » Elle monte en croupe derrière lui, et alors hourrah hourrah ! le cheval part rapide comme l'éclair. Cette course fantastique qui se développe sur un parcours de cent lieues, est mêlée d'incidents effroyables. Enfin, au point du jour, à l'heure où résonne le clairon du coq, ce clairon perçant qui fait évanouir les spectres, ils arrivent dans un cimetière... le dolman du hussard tombe en poussière... le beau cavalier se déforme et devient un squelette qui tient, dans ses mains noueuses, une faulx et un sablier !

Le fond de cette ballade est, comme l'on voit, une superstition populaire fort répandue, qui a inspiré, avant Bürger, plusieurs poètes danois, écossais, bretons ; mais l'auteur allemand les surpasse tous par la mise en œuvre plus savante du même fond, et surtout par l'idée morale qui encadre et relève son sujet.

Nous imprimons, à la suite de la Lénore, le Féroce Chasseur, cet autre chef-d'œuvre sorti de la plume fantastique de Bürger, de cette plume d'*orfraie* qui le place au rang des puissants incantateurs à la baguette magique : Cazotte, Lewis, Hoffmann, Arneim, Clément Brentano, Gozzi, Maturin, Lamothe-Fouqué.

L'aube commence à blanchir, les masses verdoyantes des bois sont encore noyées dans les brumes du matin, et déjà le Féroce Chasseur, le comte des Forêts et du

Rhin (der wild-und Rheingraf) est à cheval, sonnant de la trompe, appelant de tous côtés ses compagnons et ses piqueurs : « En chasse! en chasse! » Ses traits heurtés, ses yeux perçants, ses narines ouvertes, une stature puissante, des muscles d'acier, tout annonce dans sa personne un besoin incessant d'épancher au dehors les trésors d'une activité dévorante, d'une énergie indomptable; besoin qui a trouvé son essor dans l'exercice de la chasse, fécond en drames saisissants, en péripéties inattendues, en secousses nerveuses. Comme toutes les passions égoïstes et exclusives, celle du Rhingrave surmonte tous les obstacles, mais en prenant pour auxiliaire la férocité; car, dans l'ordre des faits matériels, la force brutale a toutes les chances du triomphe.

La bande des chasseurs passe dans un chemin en croix, lorsque deux cavaliers mystérieux viennent se ranger l'un à droite, l'autre à gauche du comte : celui-là c'est son bon ange, celui-ci c'est le démon!

Une lutte va commencer entre les bons et les mauvais instincts du comte, personnifiés, selon la mythique chrétienne, dans ces deux personnages surnaturels : — lutte suprême, la mesure de ses crimes de lèse-humanité étant presque comblée; et, cette fois, les avertissements seront multipliés, afin que s'il succombe, le châtiment, qui alors sera la sanction de l'équité la plus étroite, frappe un coupable endurci. On remarquera que la série habilement graduée de mauvaises actions accomplies dans cette journée fatale, laisse entrevoir, chez le poète, une science profonde du moral humain.

Les chasseurs arrivent près d'une église dont le joyeux

carillon appelle les fidèles à la messe matinale du dimanche : « Mal s'accorde le son de ton cor de chasse » avec la cloche solennelle et les chants du chœur, » dit, avec bonté, le cavalier de droite au comte ; mais celui-ci, dès le début, rejette les conseils de son bon ange, du cavalier de droite, à la physionomie douce comme le printemps, et cède aux suggestions du démon, du cavalier hideux et basané qui le presse de passer outre.

Voilà qu'un cerf tout blanc, à seize andouillers, se montre au loin dans la clairière : hourrah !... un galop rude, violent, vertigineux, entraîne, à travers les fondrières, toute la bande des chasseurs, dont quelques-uns tombent et roulent dans des précipices : « Laissez-les » rouler jusqu'en enfer, » crie le Rhingrave.

Le cerf se blottit dans un champ de blé ; aussitôt un pauvre laboureur accourt tout tremblant : « Épargnez, » Monseigneur, épargnez les pénibles sueurs du pauvre. — Arrière, chien ! » crie le féroce Rhingrave, et les blés sont foulés sous les pieds des chevaux.

Relancé, le cerf se mêle, plus loin, à un troupeau domestique : « Miséricorde, Monseigneur, miséricorde ! » exclame le berger épouvanté. « Arrière, audacieux » chien qui oses t'opposer à moi, » crie le féroce Rhingrave, et berger et troupeau sont mis en pièces par la meute furieuse.

Enfin, toujours suivi de près, le cerf se réfugie, au fond de la forêt, dans une chapelle sur le seuil de laquelle apparaît, les mains suppliantes, un saint ermite : « Ne violez pas, dit-il, ne violez pas le sanctuaire de » Dieu ! » Mais, poussé par les perfides conseils du cava-

lier de gauche, le féroce Rhingrave sonne un effroyable hallali, et va se précipiter à cheval dans le temple, lorsque tout à coup l'ermitage et le saint ermite s'évanouissent à ses yeux; le tumulte de la chasse cesse : — rien qu'un silence de mort!

On comprend que l'expiation va commencer, puisque le cercle des crimes les plus odieux, dans la sphère d'activité où se meut le comte, vient de se fermer brusquement par le sacrilége où il est arrivé en débutant par l'impiété, en passant de l'impiété successivement au mépris de la vie des hommes, et à l'accomplissement barbare de leur ruine. Le sacrilége, le crime envers la personne divine, provoque, dans le drame, l'intervention de l'ange des colères célestes ; il apparaît dans la lueur blafarde d'un éclair, il souffle dans son clairon plein d'orage, et mugit la terrible sentence qui est la morale de ce beau poème, si mouvementé, d'un si admirable coloris, et digne, à tous égards, du pinceau de Salvator Rosa, ou de celui d'Hans Holbein, le peintre de la Danse des morts!

BALLADE.

—

1773.

—

LÉNORE.

Lénore s'est levée aux premières rougeurs du matin ;
Elle sort de rêves pénibles :
« Es-tu infidèle, Wilhelm, ou mort ?
» Combien de temps tarderas-tu ? »
Il était parti, avec les armées du roi Frédéric,
Pour la bataille de Prague,
Et n'avait jamais écrit
S'il était resté sain et sauf.

Le roi et l'impératrice,
Fatigués de leur longue querelle,
Amollirent la dureté de leurs cœurs,
Et firent enfin la paix ;
Et chaque armée avec des cris et des chants,
Avec bruit de timbales, et Kling et Klang,
Couronnée de rameaux verts,
Se dirigea vers ses demeures.

Et de tous les côtés, partout,
Sur les routes et sur les sentiers,
Se portèrent jeunes et vieux au-devant
Des acclamations des arrivants.
« Dieu soit loué ! » s'écrièrent enfants et épouses;
« Vous êtes les bienvenus ! » s'écrièrent de joyeuses [fiancées;
Mais, hélas ! pour Lénore,
Il n'y avait ni saluts ni baisers.

Elle interrogea la multitude dans tous les sens,
Et s'informa de tous les noms;
Cependant il n'y eut aucun de tous ceux
Qui passèrent là qui lui donnât des nouvelles.
Quand l'armée eut défilé,
Lénore arracha ses cheveux noirs comme l'aile du cor- [beau,
Et se roula sur la terre
Avec des mouvements furieux.

Sa mère courut à elle :
« Ah ! que Dieu ait pitié de nous !
» Ma chère fille, qu'as-tu ? »
Et elle la prit dans ses bras.
« O ma mère, ma mère ! tout est fini !
» Périssent l'univers et tout !
» Dieu n'a point de pitié ! [infortunées !
» Oh ! malheureuse des malheureuses ! infortunée des

— O Dieu ! aide-nous; sois-nous propice;
Mon enfant, dis un *Pater noster;*
Ce que Dieu fait est bien fait;
Dieu, Dieu est plein de miséricorde !

— O ma mère, ma mère ! c'est une vaine croyance !
Dieu n'a pas bien agi envers moi !
A quoi, à quoi ont servi mes prières ?
Maintenant elles ne sont plus nécessaires.

— Aide-nous, mon Dieu, aide-nous ; qui connaît notre [père,
Celui-là sait qu'il aide ses enfants.
Le très-glorieux sacrement
Soulagera ton chagrin.
— O ma mère, ma mère ! aucun sacrement
Ne calmera ce qui me consume !
Aucun sacrement ne peut
Rendre la vie aux morts !

— Écoute, enfant ; et si cet homme traître,
Dans le lointain pays de Hongrie,
S'est dégagé de sa foi
Pour contracter de nouveaux liens de mariage ?...
Laisse aller son cœur, mon enfant ;
Il n'en aura aucun profit :
Quand son âme et son corps se sépareront,
Son parjure le brûlera.

— O ma mère, ma mère ! tout est fini !
Tout est perdu !
La mort, la mort est ce que je désire !
Oh ! si je n'étais jamais née !
Éteins-toi, mon âme, pour toujours !
Meurs, meurs dans la nuit et les tourments !
Dieu n'a point de pitié ! [fortunées !
Oh ! malheureuse des malheureuses ! infortunée des in-

— Aide-nous, mon Dieu ! aide-nous ; ne juge pas
Ton enfant dans le malheur ;
Elle ne sait pas ce que sa langue dit ;
Ne lui compte point cela pour un péché ;
Ah ! mon enfant ! oublie ta peine terrestre,
Et pense à Dieu et au bonheur céleste :
Alors à ton âme
Ne manquera point un époux.

— O ma mère ! qu'est-ce que le bonheur ?
O ma mère ! qu'est-ce que l'enfer ?
Près de lui, près de lui est le bonheur !
Et sans Wilhelm c'est l'enfer !
Éteins-toi, mon âme, pour toujours !
Meurs, meurs dans la nuit et les tourments !
Sans lui je ne puis, sur la terre,
Je ne puis jamais être heureuse ! »

Ainsi son désespoir se déchaînait,
Et enflammait son cerveau et ses veines.
Elle continua témérairement
A insulter la providence de Dieu ;
Elle se meurtrit le sein, et se tordit
Les mains jusqu'au coucher du soleil,
Jusqu'à l'heure où, dans la voûte du ciel,
Parurent les étoiles dorées.

Écoutez ! au dehors, quel bruit a frappé l'air ?
Trap Trap Trap... un cheval au pied des murs s'arrête,
Un cavalier, avec un cliquetis de fer,
Monte sur le perron ; le cordon de sonnette,

De toute sa longueur subitement tiré,
S'ébranle : Klinglingling ! la sonnette a vibré ;
Et voilà qu'à travers la porte de Lénore,
Passent ces mots jetés par une voix sonore :

« Holà, holà! c'est moi! viens m'ouvrir, viens ; dors-tu,
» Veilles-tu, chère enfant? Ton amour, l'ai-je encore ?
» Pleures-tu maintenant, ou te réjouis-tu?
— Wilhelm, Wilhelm! c'est toi... ta fidèle Lénore
Veillait et gémissait ; dans la nuit, quoi! si tard?
Hélas! que j'ai souffert d'un aussi long retard!
Hélas! à chaque instant, malheureuse, je pleure...
D'où, sur ton cheval noir, viens-tu donc à cette heure?

— C'est que nous ne montons à cheval qu'à minuit,
Et que j'arrive, moi, du fond de la Bohême.
Cent *milles* j'ai couru pour te prendre... Il s'ensuit
Que j'arrive fort tard. — Wilhelm, combien je t'aime !
Mais entre ici d'abord, entre ici promptement ;
La nuit est glaciale ; écoute, ô mon amant,
Comme le vent là-bas siffle dans l'aubépine!
Oh! viens te réchauffer un peu sur ma poitrine.

— Dans l'aubépine, enfant, laisse le vent siffler !
Qu'importe que les vents sifflent et tourbillonnent ?
Ma belle, en ta maison je ne puis pas aller ;
Partons : mon cheval gratte et mes éperons sonnent !
Allons! lève ta robe, allons! prépare-toi,
Et saute, saute en croupe, enfant, derrière moi !
Jusqu'au lit nuptial, au fond de la Bohême,
Il nous faut arriver tous deux cette nuit même!

— Quoi! cette nuit, si loin tu veux t'en retourner;
Tu veux jusqu'à ton lit conduire ta Lénore;
Ne viens-tu pas d'entendre à l'horloge sonner
Minuit? écoute donc! la cloche vibre encore!
— C'est que nous et les morts allons vite! Et le jour
N'aura pas dans le ciel annoncé son retour,
Que nous serons au but, je gage, jeune fille!
Là-haut, là-haut, vois-tu comme la lune brille!

— Où vas-tu m'emmener? — Oh! loin, loin... — Notre lit
De noce, l'as-tu fait bien large en ta chambrette?
— Oh! notre lit sera tranquille, frais, petit:
Six planches: chaque bout fermé d'une planchette!
— Et de la place! — Assez pour Wilhelm et pour toi!
Viens, saute, saute en croupe, enfant, derrière moi:
Là-bas les conviés, pour commencer la fête,
N'attendent plus que nous, et notre chambre est prête. »

Et Lénore à cheval s'élance d'un seul bond;
Au corps du cavalier ses mains blanches s'enlacent,
Et puis, hourrah hourrah! hop, hop, hop! ils s'en vont;
Le galop retentit, par la campagne ils passent;
L'ardent coursier galope échevelé... ses fers
Arrachent aux cailloux des aigrettes d'éclairs:
Sur sa route on dirait une flamme qui traîne;
Cheval et cavalier soufflent, sont hors d'haleine!

A droite, à gauche, aux yeux du couple voyageur,
Le sol rapidement fuit... tout se précipite,
Montagnes et forêts et châteaux... « As-tu peur?
» La lune brille bien! Hourrah! les morts vont vite!

» Ma mie, aurais-tu peur des morts ?
— Ah ! non !... mais, laisse en paix les morts. »
Sous le galop brûlant retentissait la terre,
Et les ponts ébranlés grondaient comme un tonnerre !

Qu'est-ce donc que ce bruit là-bas, ces chants et ce bruit ?
Qu'ont-ils ces corbeaux à battre des ailes ?
Écoutez la cloche ! écoutez le chant des funérailles :
« Enterrons le mort ! »
Et tout près un convoi funèbre s'approcha
Avec la civière et le cercueil,
Et le plain-chant ressemblait
Aux coassements qui s'élèvent des marécages.

« Après minuit, vous enterrerez le mort
» Avec du bruit, des chants et des gémissements !
» Voilà que je conduis à ma demeure ma jeune fiancée !
» Avec moi, avec moi courez au banquet nuptial !
» Viens ici, sacristain, viens avec le chœur,
» Et entonne-moi l'Épithalame !
» Viens, prêtre ! tu nous donneras la bénédiction
» Avant que nous montions au lit. »

Et le bruit et les chants s'éteignirent... la bière disparut.
Obéissant à son appel,
Le convoi funèbre, hourré hourré ! en courant,
S'élança sur les pas du coursier.
Et toujours plus loin, hop hop hop !
Ils avançaient au grand galop,
Cheval et cavalier haletaient,
Sous eux volait la poussière, et des étincelles luisaient !

Comme couraient à droite, comme couraient à gauche
Collines, arbres et broussailles !
Comme couraient à gauche, et à droite et à gauche,
Villages, villes et bourgs !
« As-tu peur, ma mie ? la lune brille bien !
» Hourrah ! les morts vont vite !
» Ma mie, as-tu peur des morts ?
— Ah ! laisse en paix les morts. »

Voyez là, voyez là ! Sur le lieu d'exécution,
Autour de la Roue,
Et à demi visibles au clair de lune,
Des squelettes de suppliciés dansent :
« Sasa ! canailles, ici ! arrivez ici !
» Canailles, venez et suivez-moi !
» Vous nous danserez le branle des noces
» Quand nous monterons au lit ! »

Et les suppliciés : Housch Housch Housch !
Suivirent avec le fracas
D'un tourbillon de vent qui siffle
Dans les feuilles sèches des coudriers.
Et plus loin, plus loin, hop hop hop !
Ils avançaient au grand galop,
Cheval et cavalier haletaient,
Sous eux volait la poussière et des étincelles luisaient!

Comme filait tout ce que la lune éclairait à la ronde!
Comme tout cela filait dans le lointain!
Et comme roulaient au-dessus d'eux
Le ciel et les étoiles !

« As-tu peur, ma mie ? la lune brille bien !
» Hourrah ! les morts vont vite !
» Ma mie, as-tu peur des morts ?
— Oh ! malheur ! laisse en paix les morts ! » — —

« Mon coursier noir! mon coursier noir! je crois que déjà
» Le sable sera bientôt écoulé... [le coq chante!
» Mon coursier noir! mon coursier noir! je hume l'air du
» Mon coursier noir, hâte, hâte-toi! [matin!
» Achevée, achevée est notre course!
» La couche nuptiale s'ouvre.
» Les morts vont vite!!
» Nous sommes, nous sommes à l'endroit. » — —

Fougueusement, contre une grille en fer,
Ils se précipitèrent bride abattue;
D'un coup de houssine
Les clous, les serrures sautèrent,
En grinçant les battants s'écartèrent,
Et la course continua sur des tombeaux.
A la ronde brillaient les pierres funéraires
Éclairées par la lune.

Ha! voyez, ha! voyez! Dans ce moment,
Houhou! une horrible merveille!
Le collet de buffle du cavalier, pièce à pièce,
Tombe comme de l'amadou consumé;
Un crâne sans queue ni toupet,
Un crâne nu est sa tête;
Son corps est un squelette
Avec un sablier et une faulx!

Le cheval noir se cabre, souffle sauvagement,
Et vomit des étincelles de feu ;
Et Hui ! il s'abat sous elle,
Et disparaît englouti.
Des hurlements, des hurlements dans l'air s'entendirent ;
Des lamentations des tombes profondes sortirent ;
Le cœur de Lénore, battant à se rompre,
Luttait entre la vie et la mort.

Et voilà qu'au clair de lune,
En rond, autour d'elle,
Des spectres dansent une ronde enchaînée,
Et hurlent ainsi :
« Patience, patience ! lors même que ton cœur se brise,
» Ne blasphème point le Dieu du ciel !
» De ton corps tu es délivrée,
» Que Dieu fasse grâce à ton ame ! »

BALLADE.

—

1785.

—

LE FÉROCE CHASSEUR.

Le Wild-et-Rhingrave [1] a soufflé dans son cor :
« En chasse! en chasse! Que tout le monde soit sur
[pied, ou à cheval! »
En tête s'est dressé son coursier hennissant;
A grand bruit se précipitent après lui les chasseurs;
Klifft Klafft.... aboient les chiens découplés
A travers les blés et les buissons, à travers les champs
[et les bruyères.

Le soleil d'un dimanche matin
Argentait la coupole élevée de l'église;
A la messe matinale appelait, tantôt sourd, tantôt clair,
Le son grave et solennel de la cloche.

1 Les Wildgraves sont les comtes des forêts; les Rhingraves, les comtes du Rhin : l'expression le Wild-et-Rhingrave désigne donc ici un personnage qui réunit les deux titres de comte des forêts et de comte du Rhin.

Au loin retentissaient suavement les chants
De la foule des fidèles pleine de dévotion.

Fougueusement, dans un chemin en croix, la chasse
Avec Horridoh et Houssasa. [passait
Voyez là! voyez là! Viennent de droite et de gauche,
Un cavalier ici, un cavalier là!
Le coursier de celui de droite était de couleur d'argent,
Un coursier couleur de feu portait le cavalier de gauche.

Qui étaient ces cavaliers de gauche et de droite?
Je le soupçonne bien, cependant je ne l'affirme pas.
Majestueux et brillant paraissait le cavalier de droite,
Sa physionomie était douce comme le printemps.
Hideux, basané était le cavalier de gauche;
Ses yeux lançaient des éclairs comme la tempête!

« Bienvenus, en temps opportun,
» Bienvenus à la noble chasse!
» Sur la terre et dans le ciel il n'est
» Aucun divertissement plus agréable! » —
Il cria cela, le Rhingrave, se frappa fort sur la cuisse,
Et lança son chapeau bien haut dans l'air.

« — Mal s'accorde le son de ton cor, »
Dit le cavalier de droite, de douce façon,
« Avec la cloche solennelle et le chant du chœur;
» Retourne! tu ne chasseras aujourd'hui rien de bon.
» Laisse le bon ange t'avertir,
» Et pas le mauvais te circonvenir!

— En avant! en avant, mon noble Seigneur!
Interrompit brusquement le cavalier de gauche,
Que nous fait le son de la cloche? Qu'importent les criail-
[leries du chœur?
Le plaisir de la chasse doit vous réjouir mieux!
Laissez-moi vous enseigner ce qui est princier,
Et n'écoutez point les folles paroles de cet homme! —

— Ha! bien parlé, homme de gauche!
Tu es un homme selon mon cœur.
Celui qui ne peut pas jouir de la vénerie,
Qu'il décampe vers le *Pater noster* là-bas.
Ne t'en déplaise, vieux fou,
J'en veux faire à ma fantaisie! » —

Et hourré, hourré, en avant l'on allait, [collines;
On traversait les champs, on montait, on descendait les
Constamment chevauchaient les cavaliers de gauche et
Des deux côtés, tout auprès du Rhingrave. [de droite
Voilà qu'un cerf tout blanc se montre dans le lointain,
Un cerf portant un bois à seize cors.

Et plus fort souffle le Rhingrave dans sa trompe de
[chasse,
Et plus fort tout le monde se précipite à pied et à cheval;
Et voyez! tantôt derrière, et tantôt devant,
Tombe mort quelqu'un de la bande.
« Laissez rouler, laissez-les rouler jusqu'en enfer!
» Cela ne doit point troubler le plaisir du prince! »

La bête se blottit dans un champ de blé,
Espérant la retraite sûre.
Voyez là ! un pauvre campagnard
Se montre en plaintive posture :
« Ayez pitié, cher Seigneur, ayez pitié !
» Épargnez les pénibles sueurs du pauvre ! »

Le cavalier de droite s'avance,
Et conseille le Rhingrave doucement et bien ;
Cependant, mieux écouté, l'homme de gauche l'anime
A consommer gaiement la ruine d'autrui.
Le Rhingrave dédaigne les conseils du cavalier de droite,
Et se laisse circonvenir par le cavalier de gauche.

« Arrière, chien ! crie princièrement
» Le Rhingrave au pauvre laboureur ;
» Autrement, par le diable, je te courre toi-même ! —
» En chasse ! compagnons, deçà et delà,
» Pour marquer que j'ai juré sincèrement,
» Faites-lui claquer vos fouets aux oreilles ! »

Ainsi dit, ainsi fait ! Le féroce Rhingrave s'élance
Brusquement par-dessus la haie,
Et par derrière, avec bruit et fracas,
Suit toute la bande : chiens, coursiers et chasseurs ;
Et chiens, et coursiers et chasseurs écrasèrent
Les épis que le champ nourrissait.

Par le bruit qui s'approche, effrayé de nouveau,
A travers les champs, sur le sommet des collines,

Relancé, poursuivi, cependant non atteint,
Le cerf gagne la plaine aux pâturages;
Et se mêle, pour y être épargné,
Finement, parmi les troupeaux domestiques.

Cependant deçà et delà, à travers les champs et les forêts,
Deçà et delà, à travers les forêts et les champs,
Le poursuivent, et éventent bientôt
Les chiens légers sa trace.
Le berger, plein d'inquiétude pour son pauvre troupeau,
Se jette à genoux devant la Rhingrave.

« Miséricorde, Seigneur, miséricorde! laissez
» Mon pauvre paisible bétail en repos!
» Songez, cher Seigneur, qu'ici paît
» La vache de mainte pauvre veuve.
» Épargnez l'unique ressource de ces infortunées.
» Miséricorde! cher Seigneur, miséricorde! »

Le cavalier de droite s'avance,
Et conseille le Rhingrave doucement et bien;
Cependant le cavalier de gauche, mieux écouté,
L'anime à consommer gaiement la ruine d'autrui.
Le Rhingrave dédaigne les conseils du cavalier de droite,
Et se laisse circonvenir par le cavalier de gauche.

« Audacieux chien qui t'opposes à moi!
» Ha! que ne formes-tu, avec ta meilleure vache,
» Et avec chacune de tes coquines de veuves,
» Un seul et même corps!

» Ça réjouirait mieux mon cœur
» De vous envoyer tous, en même temps, dans le
[royaume des cieux!

« En chasse! compagnons, deçà et delà,
» Io! Doho! Houssasa! » —
Et chaque chien se jette furieux sur
Ce qu'il voit de plus près devant lui.
Dégouttant de sang, tombe le berger par terre,
Dégouttant de sang, tombe pièce à pièce le troupeau.

A l'œuvre meurtrière se dérobe à peine
Le cerf avec toujours plus faible course.
Souillé de sang, couvert d'écume,
Il se précipite maintenant dans la nuit de la forêt.
Profondément il se cache au milieu,
Dans la chapelle d'un solitaire.

Fougueusement, sans délai, avec claquement de fouet,
Avec Horridoh et Houssasa,
Et Kliff et Klaff, et bruit de fanfare,
Poursuivent le cerf les féroces chasseurs aussi là.
A leur rencontre apparaît, avec douce prière,
Le pieux solitaire devant son ermitage.

« Abandonne, abandonne cette trace!
» Ne viole pas le sanctuaire de Dieu!
» Vers le ciel gémit la créature,
» Et implore de Dieu ta punition...

Pour la dernière fois écoute un bon conseil,
» Ou bien malheur à toi ! »

Le cavalier de droite s'avance, inquiet,
Et conseille le Rhingrave doucement et bien;
Cependant, mieux écouté, le cavalier de gauche l'anime
A consommer gaiement la ruine d'autrui.
Et, malheur! dédaignant les conseils du cavalier de droite,
Il se laisse encore circonvenir par le cavalier de gauche!

« Malheur par-ci, malheur par-là!
» Je ne m'épouvante pas pour si peu!
» Quand le cerf serait au troisième ciel,
» Je n'en ferais pas plus de cas que d'une chauve-souris.
» N'en déplaise à Dieu et à toi, vieux fou,
» J'en veux faire à ma fantaisie! »

Il fait claquer son fouet, embouche son cor:
« En chasse! compagnons, deçà et delà! »
Hui, le solitaire et l'ermitage devant lui s'évanouissent;
Derrière lui les coursiers, les chasseurs ont disparu;
Le bruit, le fracas, le tintamarre de la chasse
A cessé tout à coup... rien qu'un silence de mort!

Il regarde à l'entour, il a peur, il frissonne:
Il agite son fouet, le fouet ne claque pas;
Il embouche son cor, aucun bruit ne résonne;
Il jette des clameurs, lui-même n'entend pas;
Il presse son coursier, l'excite, l'éperonne :
Le coursier ne part pas, et ne recule pas.

Une nuit sombre se fait autour de lui,
Une nuit de moment en moment plus sombre, une nuit
[noire comme un tombeau;
On entend bruire sourdement comme une mer lointaine;
Et voilà qu'au-dessus de sa tête,
D'une façon terrible, et avec toute l'horreur de la tempête,
Une voix de tonnerre mugit cette sentence:

« Toi, féroce et infernale nature,
» Impitoyable envers l'animal, envers l'homme, envers
» Les hélas et les aïe de tes victimes, [Dieu même!
» Tes forfaits contre elles
» T'ont hautement cité devant le tribunal de la Justice,
» Là-haut... où la torche de la vengeance flamboie!

» Fuis, mauvais esprit, fuis et sois
» Dès à présent, pendant toute l'éternité,
» Par l'enfer et le Démon toi-même chassé!
» Pour la terreur des princes de chaque siècle,
» Qui, en vue des jouissances d'un plaisir cruel,
» N'épargnent ni le Créateur ni la créature! » —

Une atmosphère couleur de soufre
Enveloppe alors la verdeur de la forêt.
L'effroi lui ruisselle dans la moelle des os; [ment.
Il ne sent plus qu'étouffement, obscurité, engourdisse-
Contre lui souffle un vent glacé qui le fait frissonner;
Derrière lui gronde l'orage.

Le vent glacé souffle, l'orage gronde,

Et, hors de la terre s'élevant, Houhou!
Sort une main noire, une main de géant;
Elle s'étend, elle se crispe,
Hui! elle s'appuie sur sa tête,
Hui! elle lui tourne le visage sur le dos.

Ça éclate et flamboie autour de lui,
Avec verte, bleue et rouge lueur;
Autour de lui bouillonne une mer de feu,
Et dedans grouille l'engeance infernale;
Soudain s'élancent mille limiers inferna ux,
Vivement excités, hors du gouffre...

Il se précipite à travers les champs et les forêts,
Et fuit hurlant aïe et hélas;
Cependant, à travers le monde immense,
Mugit et glapit l'enfer après lui,
Durant le jour, profondément dans les abîmes de la terre,
Et durant la nuit, haut dans les airs.

Sur le dos demeure son visage tourné,
Tant est rapide la force qui l'entraîne en avant.
Il lui faut voir les monstres
Vivement excités par le mauvais esprit,
Il lui faut voir les grincements, et entendre les jappements
Des gueules qui bayent après lui.

C'est la grande chasse infernale
Qui durera jusqu'au dernier jour;

Et souvent encore, dans la nuit, les hommes dissolus
La voient passer avec une salutaire épouvante :
Plus d'un chasseur pourrait, s'il osait parler,
Le témoigner de sa bouche.

153

TABLE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

CONSIDÉRATIONS SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES ET EN GÉNÉRAL SUR LA POÉSIE BIBLIQUE. 7

LE CANTIQUE DES CANTIQUES DE SALOMON. 51

LÉNORE. 93

LE FÉROCE CHASSEUR. 113

POÉSIES. — Préface. 125

I. PAYSAGE. 127
II. A MA SOEUR. 128
III. A MA SOEUR. 131
IV. NOÉMA. 133
V. VIRGILIA. 137
VI. LÉONOR. 141
VII. LARMES DE L'AME. 145
VIII. LE CHANT DU BARDE. 148